

- (24) Voir *Sunday Mail*, 21/08/1988. Comme le notait le ministre des terres, dès 1981, « le gouvernement ne peut se permettre de créer des systèmes agraires qui ne réalisent pas une injection au profit de notre économie », *Press Statement*, 251/81/SFS, 24/03/1981. Cette conception découle de la définition que propose le gouvernement de l'accès à la terre : « les propriétaires terriens partagent leur propriété avec l'État, lequel est le gardien souverain des biens naturels de la nation. L'État peut limiter l'utilisation et les pratiques qui sont mises en œuvre sur cette terre et qui sont contraires à l'intérêt national », M. MAHACHI, *Press Statement*, 534/83/RM/ER, 28/07/1983.
- (25) *Report of the Commission of Inquiry into the Agricultural Industry* [Under the Chairmanship of Prof. C. L. CHAVUNDUKA], Government Printer, 1982, p. 3.
- (26) FFYNDP, p. 28. Voir aussi dans ce sens, *Press Statement* 240.80.RH, 2/05/1980 ; *Press Statement* 601/81/RH, 5/08/1981 ; et *Press Statement* 630/86/SM/SGRN, 30/09/1986.
- (27) Voir B. COUSINS, op.cit., T.O. RANGER, op. cit., S. MOYO, op. cit., L. CLIFFE, op. cit., *The National Conservation Strategy : Zimbabwe's Road to Survival*, Department of Information, Harare, avril 1987, 36 p.
- (28) L. CLIFFE, op. cit., J. STANFORD, op. cit., L. MHLANGA, op. cit., M. Stocking, *The Coast of Soil Erosion in Zimbabwe in Terms of Loss of Three Major Nutrients*, [Documents de travail FAO, n° 3], Rome, FAO 1986, p. 14.
- (29) Voir R. GARE in *Sunday Mail*, 21/08/1988. Selon une enquête [CERES, FAO, n° 122, XXI, 03/04/1988, p. 10], dans 35 à 50 ans, les sols exploités en agriculture de subsistance seront totalement improductifs.
- (30) Voir T.O. RANGER, art. cit., p. 21 et *Herald*, 28/07/1988 (Mutoko district est le seul des 8 districts du *Mashonaland East* à avoir accepté la création de villages planifiés).
- (31) *Herald*, 1/08/1988.
- (32) *Zimbabwe News*, XVI, n° 1, 01/1985, p. 28.
- (33) *Herald*, 7/07/1988 et, avec une légère différence d'appréciation, H. COUDERE et S. MARUSSE, 1986, op. cit.
- (34) Le taux de croissance prévu par le Plan est fixé à 5 %.
- (35) *Financial Gazette*, 29/07/1988. Par ailleurs, la dette du pays est estimée en 1987 à 2,7 milliards US \$.
- (36) C'est ce que montrent déjà le maintien des subventions aux *marketing boards*, les difficultés de remboursement des prêts de l'AFC et le développement de systèmes parallèles de ventes. Voir *Financial Gazette*, 29/07/1988.

mhp 92

Une réponse à la crise de l'agriculture

La migration des Sereer du Siin (Sénégal)

ABDOU SALAM FALL

Les sociétés paysannes réagissent différemment face à la crise de l'agriculture et aux déséquilibres des grands ensembles géographiques. Ceci est attesté par les réactions des Sereer du Siin face à la crise de leur système agraire. Le Siin est encore le théâtre d'importants mouvements de populations. Garenne *et al.* (1987) relèvent que dans l'arrondissement de Niakhar, l'exode vers Dakar est de l'ordre de 48,2 % du solde négatif des migrations. Cet exode qui s'est surtout développé à partir des années 1950 est de plus en plus important.

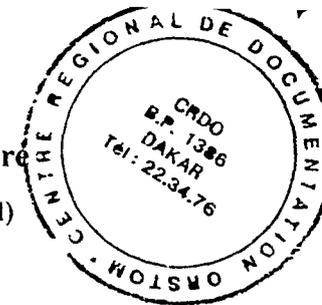
Notre réflexion porte sur la migration rurale-urbaine des Sereer du Siin vers Dakar. Par migration rurale-urbaine, nous désignons le fait de quitter une résidence rurale pour une agglomération urbaine, déplacement qui s'accompagne de changement qualitatif dans les activités productives de l'intéressé (Fall, 1987). Il concentre en lui un projet personnel et familial. Le migrant est donc préoccupé par l'emploi qui, de fait, le place dans une autre sphère de rapports de production où il doit acquérir les ressources nécessaires à sa survie. Il est perçu comme une antenne familiale, un relais : des réseaux denses se constituent en ville à travers les mécanismes de solidarité ethnique ou parentale.

La description des mouvements de population qui affectent les Siin-Siin aura pour objectif essentiel de nommer les spécificités des réseaux migratoires qui rendent possibles les stratégies-réponses des Sereer face à la stagnation voire au recul de leur économie rurale.

Au plan méthodologique, nous avons combiné différentes sources d'informations : l'analyse documentaire, l'enquête par questionnaire et les biographies des migrants. L'enquête a porté sur 443 migrants actifs ressortissants de l'arrondissement de Niakhar. Nous avons procédé à un sondage à partir d'un échantillon aléatoire choisi en tenant compte des variables : sexe, niveau d'instruction, qualification professionnelle, origine sociale du migrant (groupes statutaires). Nous avons également recueilli des récits de vie de migrants et de groupes d'immigrant(e)s.

L'arrondissement de Niakhar est situé au Nord-Est de la région

Sociétés-Espace-Temps, 1991, 1, 1 : 138-149



ORSTOM Documentation



010004761

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote: Bx 4761 Ex: 1

historique du *Siin*. Il totalise 65 villages sur une superficie de 410 km², avec une population évaluée en 1985 à 47.657 personnes, soit une densité de 116 habitants au km². La superficie cultivable à la même date était de l'ordre de 35.000 ha. La moyenne pluviométrique était de 462,3 mm en 1986 contre 375,8 en 1985. Les systèmes de cultures intègrent les céréales (mil et sorgho) et l'arachide qui procurent aux paysans une partie importante de leurs revenus monétaires. L'artisanat est une activité d'appoint au *Siin*, dans l'ensemble. La pluviométrie est faible et mal répartie. La sécheresse gagne du terrain. L'eau des puits n'est pas favorable au maraîchage. La couverture végétale est en baisse (Lericollais, 1988). Les terroirs sont saturés, l'élevage perd de son dynamisme, l'agriculture est en crise.

Cependant, les *Sereer* sont demeurés très actifs, ce qui a rendu possible une très forte émigration vers les Terres Neuves du *Saalum* (Dubois, 1975) qui prennent désormais une part importante dans l'espace agraire des *Sereer* du *Siin*.

Ce survol permet de relever trois lieux — le *Siin*, les Terres Neuves, et Dakar — comme espaces focaux des réseaux migratoires et des stratégies de survie des *Sereer*. Il est donc établi que les dynamiques de peuplement reflètent l'évolution des systèmes agraires. L'étude des réseaux permet de comprendre la signification de ces mouvements de population, en particulier la migration rurale-urbaine des *Sereer* du *Siin* vers Dakar. Par réseau social nous désignons ici un tissu complexe de rapports sociaux qui apparaît sous forme de circuit d'accueil et d'insertion socio-professionnelle. Il y a une élaboration originale de liens entre les acteurs sociaux au sein d'un réseau. Le réseau fait penser à une relation spécifique entre les membres d'une communauté ou d'une communauté à une autre.

De fait, une stratégie dominante à l'échelle du groupe se mettra en place, à laquelle pourront se greffer des réponses individuelles et inversement. C'est pourquoi le réseau peut être identifié à un relais, un faisceau construit de relations sociales. Il est le résultat d'une dynamique propre à une communauté.

Les réseaux de migrants

Plusieurs voies mènent à la constitution des réseaux. L'analyse des biographies montre qu'on est en présence d'une migration de travail qui se développe à partir de trois espaces : le *Siin*, les Terres Neuves, et Dakar. Vraisemblablement, il y a un va-et-vient périodique des migrants le long de ces trois zones.

K. N., A. J. et son frère M. J. se rendent aux Terres Neuves où les conditions d'accueil et de travail de la terre sont assurées. Les séjours

des migrants saisonniers aux Terres Neuves répondent à un besoin de numéraire pour assurer la survie de la famille restée au village ou, comme c'est le cas de K. N., pour l'établissement à Dakar de conditions de travail dans la capitale sénégalaise.

Il y a donc un éclatement géographique de la famille entre le *Siin*, les Terres Neuves et Dakar. Les combinaisons qu'effectuent les frères (A. J. et M. J.) laissent à penser que les circuits familiaux sont mis à contribution par le candidat au départ de la migration.

La famille joue en fait un rôle de contrôle de ses membres. Comme dans le cas de M. J., il y a un temps pour migrer et un autre pour rester au village. Le mode d'organisation sociale, quoique fondé sur le groupe familial, laisse néanmoins une place à l'initiative de l'individu qui, à son tour, prend bien garde de ne mûrir que des projets à la dimension de ses relations propres : « Qui se sent à l'étroit dans la concession familiale (le *mbind*) peut migrer ». Il y a un va-et-vient constant de l'individu au groupe et du groupe à l'individu qui illustre le fait que la migration procède d'une décision concertée. Il convient donc d'interroger les sphères de prise de décision pour mieux comprendre le processus de constitution des réseaux migratoires.

Dans le cas de A. J. et de son frère M. J., la décision est prise au sein de la « case de la mère » (*ndok yaay*). Les deux frères se sont concertés en présence de leur mère en vue d'harmoniser leurs projets personnels sans qu'il soit utile d'associer les autres membres de l'unité de production-consommation (*ngak*). Dans d'autres cas, notamment chez les migrants, on remarque que le fait de venir à Dakar est assorti d'une autorisation des parents. L'initiative de la migration est également provoquée par une dynamique de groupe, ainsi que le suggère ce témoignage : « J'ai vu des filles de mon âge faire le voyage et je me suis dit pourquoi pas moi, sachant que ma mère ne s'y opposerait pas ».

Comme le fait remarquer W. Ng., migrant *sereer* de la première génération, installé à Dakar, la migration se négocie avec les parents : « les filles qui passent l'hivernage à Dakar, c'est toujours avec l'accord de leurs parents ». On note aussi que les migrants établis en ville font appel à d'autres candidats à la migration.

Dans l'ensemble, la décision de migration est prise à un niveau familial restreint. Le projet du migrant est fonction des rôles que celui-ci est appelé à jouer en regard à son statut dans la famille. Une fois la décision prise, un faisceau relationnel plus large s'offre à l'individu. Les réseaux migratoires ne s'établissent pas seulement à l'échelle de la parenté proche. Une grande chaîne de solidarité prend corps, rendant possible le départ. Plusieurs registres sont sollicités : la famille, le voisinage au village, les amitiés, la parenté large, l'éthnie.

les classes d'âge, les relations de travail, la camaraderie d'école, les groupes statutaires. Les réseaux peuvent se structurer à partir de tous ces éléments. La solidarité joue un rôle important dans le premier accueil à Dakar : « La chambre qui nous unit est devenue une chambre de famille, ceux qui peuvent y habiter le savent. Cela va de soi...tant qu'il y aura de la place dans la chambre, nous accepterons d'habiter avec d'autres filles connues par l'une d'entre nous ».

Le mode de fonctionnement implicite des réseaux est l'ouverture : ceux qui y adhèrent ou les constituent au départ peuvent provenir d'horizons divers. Seulement, les regroupements se font par affinité. C'est par suite de la collaboration en général, et de la cohabitation en particulier que se raffermissent les liens entre migrants pour devenir de véritables réseaux migratoires. La solidarité est perçue chez les *Sereer* comme un devoir et une nécessité : « Je reçois toutes celles dont les parents me font confiance. J'en fais un devoir. Quand on est issu d'une grande famille, on est éduqué à être hospitalier ». (W. N.) « Pour désigner mon domicile, les gens disent l'ambassade de Niakhar à Dakar » (W. Ng.).

Cependant, d'autres migrants sont plus modérés. Ce qui amène J. N. à dire que S. N. (son cousin) ne voulait pas s'impliquer dans son expérience migratoire. C'est, par exemple le cas de S. N. et A. J. qui tiennent à garder l'initiative dans leurs relations avec les migrants. Aider les migrants, disent-ils, mais ne pas accepter de vivre chez soi dans la promiscuité. En effet, les jeunes générations de migrants sollicitent fortement leurs aînés établis à Dakar.

Certains migrants temporaires ou définitivement installés à Dakar ont joué un rôle remarquable en facilitant l'établissement des saisonniers dans la capitale.

Bien des réseaux se sont constitués autour de personnes considérées comme chef de file de la migration *Siin-Siin* vers Dakar. W. N. en est un exemple édifiant. Ces personnes se distinguent par leur générosité, leur disponibilité pour la cause des migrants, leur esprit de service à leur communauté d'origine. Ces réseaux se structurent cependant à partir des mêmes registres évoqués plus haut mais ils mettent en vedette le charisme de figures marquantes.

Il ressort de ce qui précède que les faisceaux relationnels qui s'élaborent pour rendre possibles les stratégies migratoires s'appuient fondamentalement sur une chaîne de solidarité. C'est au nom de la solidarité que s'effectue la migration qui est une réaction de survie du migrant et du groupe familial. L'appartenance à un réseau dépend de la position historique du migrant ou de son groupe social qui agira alors sur tel ou tel levier pour s'assurer les bénéfices de ses relations sociales en vue de réaliser son projet migratoire.

Les réseaux : rôles et fonctionnement

L'étude de la structure des réseaux a permis de relever la complexité du tissu relationnel mis à contribution dans la mise en œuvre des stratégies migratoires. Les rôles et modes de fonctionnement des réseaux dépendent surtout de leur structure et espaces de déploiement. Il est possible, à l'état actuel de nos investigations, de noter deux fonctions essentielles des réseaux migratoires :

l'insertion en ville qui confère aux réseaux une fonction d'accueil ;

l'insertion professionnelle fondée sur des stratégies d'accès à l'emploi.

L'aspect le plus explicite du fonctionnement des réseaux migratoires est l'existence de groupes de migrant(e)s en ville. La migration des *Sereer* à Dakar s'appuie sur des groupes d'immigrant(e)s. Ces groupes sont nombreux et s'organisent autour de liens familiaux et des affinités établies entre les migrant(e)s qui les composent. Les regroupements se font également sur la base de classes d'âge. La parenté est le lien le plus fréquent qui les soude. Les groupes sont instables : leur composition varie d'année en année. « Aujourd'hui si je devais faire le bilan, force serait de reconnaître que j'ai reçu des centaines et des centaines de migrants et de migrantes. Je ne reste pas une semaine sans avoir des visiteurs venant du village. Parfois, mes enfants sont obligés de coucher à même le sol pour céder la place aux visiteurs qui sont davantage des parents. Mais il y en a qui ne le sont pas à proprement parler. Nous sommes simplement du même village » (W.N.). Malgré les fréquents mouvements, le mode d'organisation des groupes reste souvent le même. En effet, les groupes expriment la volonté d'entraide et d'assistance mutuelles qui caractérise les migrant(e)s. Ils ont donc un rôle communautaire. C'est ce qui leur confère plusieurs fonctions.

— Fonction économique parce que le groupe permet de minimiser les coûts de la vie (nourriture, logement) en habitant en groupe et dans un quartier populaire mais bien situé par rapport aux lieux de travail.

— Fonction de sécurité et de contrôle social qui se traduit par une volonté de regroupement, d'où la densité de peuplement *Sereer* dans certains quartiers de Dakar : Hann-Montagne, Usine Ben Tali, Colobane, Médina. Le contrôle est assuré par le responsable du groupe. Ceci est plus systématique chez les immigrantes. « S'agissant des filles, ce sont leurs parents qui m'ont contacté au village pour que je veille sur elles dès que nous serons à Dakar » précise la femme la plus âgée du groupe qui partage la chambre. La relation de confiance entre la responsable du groupe d'immigrantes et les parents des jeunes joue un grand rôle dans le regroupement des filles. « Les filles ont

besoin de plus de protection » (W.N.). Il y a en effet plus de filles hébergées chez W. N. que de jeunes hommes. Cependant, le contrôle social qui s'exerce sur les filles sereer est assez souple, en tout cas moins sévère que dans d'autres ethnies.

— Fonction de refuge dans des cas exceptionnels : par exemple, ayant opté pour la séparation conjugale, A. N. décide de migrer pour éviter d'être à la charge de sa famille. Ce faisant, elle choisit de vivre dans le quartier Montagne auprès d'un groupe d'immigrantes et non chez sa sœur à Ouakam où elle n'aurait pourtant pas de charge financière (frais de logement, nourriture). En habitant avec le groupe d'immigrantes, A. N. plonge dans l'anonymat alors que chez sa sœur elle vivrait encore sous la pression familiale.

— Fonction d'accueil. En effet, les réseaux d'accueil fonctionnent parallèlement aux filières professionnelles. Par exemple, pour se rapprocher de son lieu de travail K. N. a quitté le groupe qui s'était établi autour de lui à Montagne pour aller vivre à Tileen. Aussi, il apparaît que l'habitation pour les migrants est tout simplement un dortoir. Par exemple, les repas se prennent le plus souvent dans les restaurants. « Il arrive que le canari dans la chambre du groupe d'immigrants reste sans eau pendant deux ou trois jours » (N. Nj.).

Le fonctionnement des groupes d'immigrant(e)s reste l'aspect le plus visible des réseaux migratoires. Sans être le seul cadre de vie associative des migrants, ces groupes permettent aux associés d'atténuer leurs difficultés d'insertion sociale et professionnelle à Dakar. Ils facilitent donc la migration rurale-urbaine.

Les filières d'insertion professionnelle utilisées par les migrants ne s'appuient pas sur des groupes de pressions ou des circuits politiques. Elles ne mettent pas suffisamment à profit des membres (ressortissants de leurs villages appartenant à la classe politique privilégiée). Ce sont donc des réseaux essentiellement sociaux (migrants sereer des premières générations présentes, des amis et connaissances appartenant aux couches sociales moyennes ou pauvres) qui servent de moyens d'accès à l'emploi à Dakar. L'insertion professionnelle se fait par étapes. Comme dans le cas de K. Nj., le migrant tente tous les travaux rémunérateurs à sa portée. A Dakar « mon objectif étant d'avoir de l'argent, je suis prêt à tout faire » (K. Nj.). Sa stratégie d'insertion professionnelle consiste à essayer tout ce qui s'offre à lui : aide maçon, fabriquant de parpaing, jardinier, manœuvre successivement dans une usine de sel, au port et dans une maison de commerce où il est en même gardien. Et quand il trouve mieux à faire aux Terres Neuves, il fait le voyage pour ensuite revenir à Dakar à la fin des travaux : « Si je suis allé à Koumpentoum y passer l'hivernage, c'est parce que je n'avais plus un travail rémunéré à Dakar » (K. N.).

La crise de l'agriculture mène souvent les Sereer à Dakar. « Je savais d'avance que ce que je pouvais gagner en cultivant, je ne pourrais pas l'obtenir à Dakar. Seulement l'agriculture ne marche pas actuellement. Tu sais, quand je viens à Dakar, je m'occupe (*damay fortaatu*), l'essentiel étant de ne pas chômer car je n'ai aucune qualification professionnelle. Ce qui est le plus à ma portée, c'est le travail de docker » (A. J.). A. J. estime qu'il est mieux préparé à cultiver la terre qu'à travailler à Dakar. C'est donc la conjoncture économique qui l'amène à migrer. Le fait qu'il se contente de s'occuper (*fortaatu*) à Dakar ne signifie pas un manque d'ambition en soi car il a cherché un travail de matelot en renonçant aux cultures hivernales en 1988. Or, passer l'hivernage à Dakar est un fait exceptionnel. « D'ailleurs je garde l'espoir d'obtenir ce poste de matelot car j'ai un copain Sereer de Tataguine qui travaille sur le même bateau » (A. J.). Durant son séjour dans la capitale, A. J. se fait le devoir de procurer à la famille restée au village les moyens financiers de survie.

D'autres migrants, plus stables, adoptent des stratégies à moyen ou long termes. C'est l'exemple de W. N. évoqué plus haut qui, bénéficiant d'une importante expérience urbaine (30 ans), prépare sa femme à s'impliquer dans des activités commerciales. « J'avais donné à ma femme de l'argent pour qu'elle fasse du commerce. Depuis trois ou quatre ans, elle achète des marchandises en Gambie, au Maroc et au Mali. Elle les revend. Elle a aussi un atelier de couture à domicile » (W. N.). Et maintenant que W. N. est au chômage technique, c'est à sa femme d'assurer à la famille établie à Dakar les moyens financiers de son existence. D'autre part, du fait du poste de chef du personnel qu'il occupait dans une entreprise, il avait embauché plusieurs migrants sereer : « Les garçons sereer venaient souvent me voir dans l'espoir de trouver du travail dans l'usine où je servais » (W. N.). Ce procédé qui consiste à recommander son parent migrant ou à lui signaler un poste disponible est assez souvent utilisé dans les tentatives d'insertion professionnelle des Sereer Siin-Siin.

S'agissant des filles sereer observées dans notre enquête, elles sont presque toutes des domestiques (bonnes). Nous nous gardons néanmoins de parler de spécialisation ethnique. Le fait qu'elles soient toutes employées dans le secteur dit informel ne suffit pas à fonder une telle conclusion. Comme le confirme l'exemple de A. N., l'accès au travail procède davantage d'efforts individuels même si plusieurs générations se sont déjà impliquées dans cette filière. « Pour trouver du travail la première fois, j'ai fait du porte-à-porte pour demander si les gens avaient besoin d'une bonne. Seulement à Castor, les gens pour qui je travaille me font confiance, c'est pourquoi, dès que je reviens à Dakar et me présente chez eux, ils n'hésitent pas à me reprendre ».

L'examen du travail des migrantes montre que les bonnes changent très souvent de lieu de travail : chaque fois qu'elles trouvent un meilleur revenu et aussi du fait des difficultés d'insertion sociale dans les ménages où elles exercent. Les stratégies que les migrantes adoptent dépendent aussi de leurs objectifs au départ du processus migratoire. Le scénario se répète souvent : elles travaillent pour elles-mêmes d'abord, ensuite, elles soutiennent la famille au village. « Il faut savoir que si nous restons au village, nous n'avons pas notre propre champ. C'est seulement après le mariage que nous avons droit à notre propre champ. Ce que nous gagnons à Dakar est à nous. Ce que nous envoyons au village dépend de notre propre gré » révèle une femme *sereer*.

Les stratégies d'insertion professionnelle sont multiformes. Dans le cadre de l'accès au travail, il est difficile de délier ce qui relève des initiatives individuelles ou de la stratégie collective.

Les migrants *Sereer Siin-Siin*

La migration *Sereer Siin-Siin* à Dakar est caractérisée par une hiérarchisation fondée sur l'expérience urbaine, les possibilités d'accumulation de biens, la stabilité de l'emploi et le niveau d'insertion sociale dans le milieu urbain.

Les migrants sédentarisés

La plupart bénéficient d'une expérience urbaine de vingt à trente ans. Ces migrants ont leur propre logement à Dakar. Au plan professionnel, ils occupent des fonctions administratives. Ils gardent cependant avec leur village d'origine des liens qui se manifestent le plus souvent par des échanges symboliques. Ils ont leur famille proche à Dakar. Leurs enfants sont nés en ville. Ils développent des tentatives d'insertion urbaine à long terme. Tout en sauvegardant leur emploi salarié, ils investissent dans les filières professionnelles qui nécessitent des moyens importants : commerce, atelier de couture, restaurant, ferme avicole... Pour ce faire, ils s'intègrent dans des réseaux traditionnels au delà de leur appartenance familiale et ethnique.

Ces migrants jouent un rôle décisif dans l'élaboration des réseaux migratoires, notamment en orientant les migrants *sereer* vers des filières professionnelles porteuses. En fait, aux yeux des nouveaux migrants, ces aînés symbolisent l'insertion urbaine réussie.

Les migrants ayant des emplois stables.

C'est une génération qui est moins à l'abri des vicissitudes de l'insertion en ville. Ces migrants n'ont pas, par exemple leur propre logement. Ils accèdent difficilement à d'autres activités rémunératrices comme celles du précédent groupe. Ils sont moins bien protégés vis-à-vis de l'instabilité de l'emploi salarié. S'ils entretiennent une famille à Dakar, il n'en demeure pas moins qu'une partie de leur famille est au village. Par exemple, les polygames vivent avec une de leurs épouses à Dakar, les autres restent au village. Ils jouent un rôle important dans le fonctionnement des réseaux migratoires en aidant les nouveaux venus tant au plan social (hébergement), qu'au plan professionnel (recherche de travail). Ils évoluent sur le même espace socio-professionnel que les nouveaux migrants tout en bénéficiant d'une plus longue expérience urbaine. Ils mettent en œuvre des stratégies d'insertion fondées sur la stabilité de leur emploi, ou, en cas d'opportunité, d'accès à un emploi plus rémunérateur. Malgré tout, ils n'arrivent pas encore à se hisser à un niveau confortable d'insertion à Dakar.

Les migrants saisonniers

Ils sont numériquement les plus importants. Ce sont les jeunes hommes servant comme gardien, docker, manœuvre, aide-infirmier, apprenti-maçon, vendeur, matelot, mais aussi les jeunes filles âgées de huit à trente ans, exerçant comme bonnes et quelquefois comme lingères. En somme, ce sont ceux et celles qui font des va-et-vient périodiques le long de l'axe *Siin-Dakar*. La plupart cultivent la terre au village durant la saison des pluies et viennent à Dakar en saison post-hivernale à la recherche du numéraire. Tantôt ces migrants sont hébergés par leurs parents, tantôt ils se constituent en groupes d'immigrants, d'où l'émergence de ménages de célibataires ou de filles seules dans les quartiers populaires de Dakar. Ils s'appuient essentiellement sur des réseaux relationnels fondés sur la tutelle familiale, l'appartenance ethnique et l'origine géographique pour élaborer et mettre en œuvre des stratégies migratoires et d'insertion à court terme à Dakar.

Conclusion

Il ressort de notre analyse les remarques suivantes :
— Le déplacement de la force de travail est largement consécutif à la crise des systèmes agraires.

— Le village et la ville (capitale ou villes secondaires) sont les espaces d'expression des réseaux ou filières migratoires, ce qui nous amène à formuler l'hypothèse de stratégies migratoires multipolaires, plaçant le migrant dans un faisceau de relations dynamiques. La famille connaît un éclatement géographique qui explique l'émergence d'unités économiquement et socialement liées. Les ménages ou groupes d'immigrants qui se constituent à Dakar sont le prolongement en ville de la famille basée au village. Les migrants entretiennent avec leur milieu d'origine des liens puissants : visites fréquentes, envois d'argent et de divers moyens matériels, participation aux prises de décision au village...

— L'individu et la famille participent, chacun selon son statut et ses possibilités, dans les zones de départ et d'arrivée, à l'élaboration de stratégies migratoires. La migration rurale-urbaine prend, de fait, une envergure culturelle. C'est ainsi qu'elle se présente de plus en plus comme un rite de passage chez les adolescent(e)s. Cependant, ce caractère socio-culturel ne saurait cacher la signification fondamentalement économique. En effet, la sagesse serere a institué la pratique migratoire en termes tout à fait incitateurs : « une famille qui ne comporte aucun émigré ne peut vivre décemment » (*Mdind naa jegerna oxaaxatna waugenow apaax*).

Aujourd'hui tout laisse à croire que les flux migratoires serere vers Dakar vont s'intensifier. En tout état de cause, la politique des intrants agricoles adoptée dans le cadre du programme d'ajustement structurel, en transférant sur les paysans des dépenses jusqu'à présent prises en charge par l'État, va augmenter les besoins monétaires des villageois. Dans ce contexte, la migration continuera d'être pour les familles une solution à la crise. Certes, les *Sereer Siin* considèrent la migration comme une solution provisoire, mais force est de constater que ce « provisoire » a tendance à perdurer.

Abdou Salam FALL
Centre ORSTOM de Dakar,
BP 1386, Dakar, Sénégal.

Bibliographie

- AMIN, S.
1972 *Les migrations contemporaines en Afrique de l'Ouest*, Dakar, IDEP, 88 p. multigr.
- AMSELLE, J. L.
1976 *Aspects et signification du phénomène migratoire en Afrique*. Paris, Maspero, 127 p. (Dossiers Africains).
- ANTOINE, P., NANITELAMIO J.
1988 « Nouveaux statuts féminins et urbanisation en Afrique », Communication au Congrès d'Oslo, [Statut de la femme et l'évolution démographique dans le contexte du développement], 15-18 Juin, 15 p. multigr.
- BERTAUX, D.
1980 « L'approche biographique. Sa validité méthodologique, et ses potentialités », *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXIX : 197-225.
- BILSBORROW, R. E.
1984 *Guide pour les enquêtes sur les migrations internes dans les pays en voie de développement : des variables communautaires*, Genève, BIT, 83 p.
- CHARMES, J.
1988 *La dynamique du secteur informel et son impact sur le marché du travail en ville*, Communication au Congrès Africain de Population, Dakar, UIEP, vol. 3.
- DIALLO, S.
1981 *Contribution à l'étude du phénomène de migration au Sénégal : les jeunes filles serer et diola à Dakar*, Université de Dakar, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 105 p. multigr. (mémoire de maîtrise)
- DIOP, A. B.
1964 *Société toucouleur et migration*, Dakar, IFAN, 305 p.
1985 *La famille wolof*, Paris, Karthala, 262 p.
- DUBOIS, J. P.
1975 « Les serer et la question des Terres Neuves au Sénégal », *Cahiers ORSTOM*, Sér. Sci. Hum., XII, 1 : 81-120.

DUPONT, V., DUREAU F.

1988 « Renouveler l'approche de la dynamique urbaine par l'analyse des migrations ? Essai méthodologique à partir d'expériences en Afrique de l'Ouest », *Inter Urba Tiers Monde*, 135 p. [Pratiques Urbaines, 4].

FALL, A. S.

1987 *La migration rurale urbaine des Sereer du Siin vers Dakar et sa banlieue. Le cas des ressortissants de Niakhar, Ngayoxem et Sob*, Université Cheikh Anta Diop (Dakar), Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 121 p. multigr. (mémoire de maîtrise en anthropologie)

1988 *Réseaux migratoires des Sereer Siin-Siin à Dakar. Approche sociologique*, Université Cheikh Anta Diop (Dakar), Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 99 p. (mémoire de DEA en anthropologie).

GARENNE, M. et al.

1987 *Risques de décès associés à différents états nutritionnels chez l'enfant d'âge préscolaire*, Dakar, Centre ORSTOM-ORANA, 246 p. multigr.

LERICOLLAIS, A.

1972 *Sob. Etude géographique d'un terroir sérère (Sénégal)*, Paris, La Haye, Mouton-ORSTOM, 110 p., 10 pl., fotogr., 3 cartes ann. n. et coul.

1988 *Evolution du parc arboré en pays serer*, Dakar, Centre ORSTOM, 17 p. multigr.

LOMBARD, J.

1988 *Problèmes alimentaires et stratégies de survie dans le Sahel sénégalais les paysans serer*, Université de Paris X-Nanterre, 404 p. multigr. (thèse de doctorat de 3e cycle en géographie).

PELISSIER, P.

1966 *Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, St Yrieix, Fabrègue, 939 p.